

Bonjour,

Les lieux que vous allez découvrir sont les vestiges historiques d'un camp de concentration. C'est donc à cet endroit précis que des hommes ont perdu leur liberté, perdu leur identité, ont souffert, sont morts.

NOUS VOUS DEMANDONS LE PLUS GRAND RESPECT DE CES LIEUX D'HISTOIRE, DE MEMOIRE, DE SOUFFRANCE,

et vous prions de visiter le Centre et le musée, le site du camp et la Nécropole nationale en **silence**,

en portant une **tenue décente**,

sans fumer, manger, boire, téléphoner ou écouter de la musique,

sans votre animal de compagnie,

sans crier, chahuter, courir, ni marcher sur les pelouses,

sans dégrader le site et les expositions.

La Direction se réserve le droit de refuser l'entrée ou demander de quitter les lieux (Centre européen, site du camp, nécropole, musée, chambre à gaz...) à toute personne qui ne respecterait pas ces consignes.

Parents, enseignants,



Certaines images et documents présentés dans les films et les expositions peuvent heurter la sensibilité des jeunes personnes.

La visite est donc déconseillée aux enfants de moins de 10 ans.

Les enfants et adolescents doivent **impérativement** être préparés à la visite et placés sous la responsabilité d'un adulte qui les accompagnera tout au long de la visite.

L'équipe pédagogique est là pour répondre à vos questions et vous conseiller dans cette démarche d'accompagnement.

Dans ce guide, vous trouverez les indications suivantes :



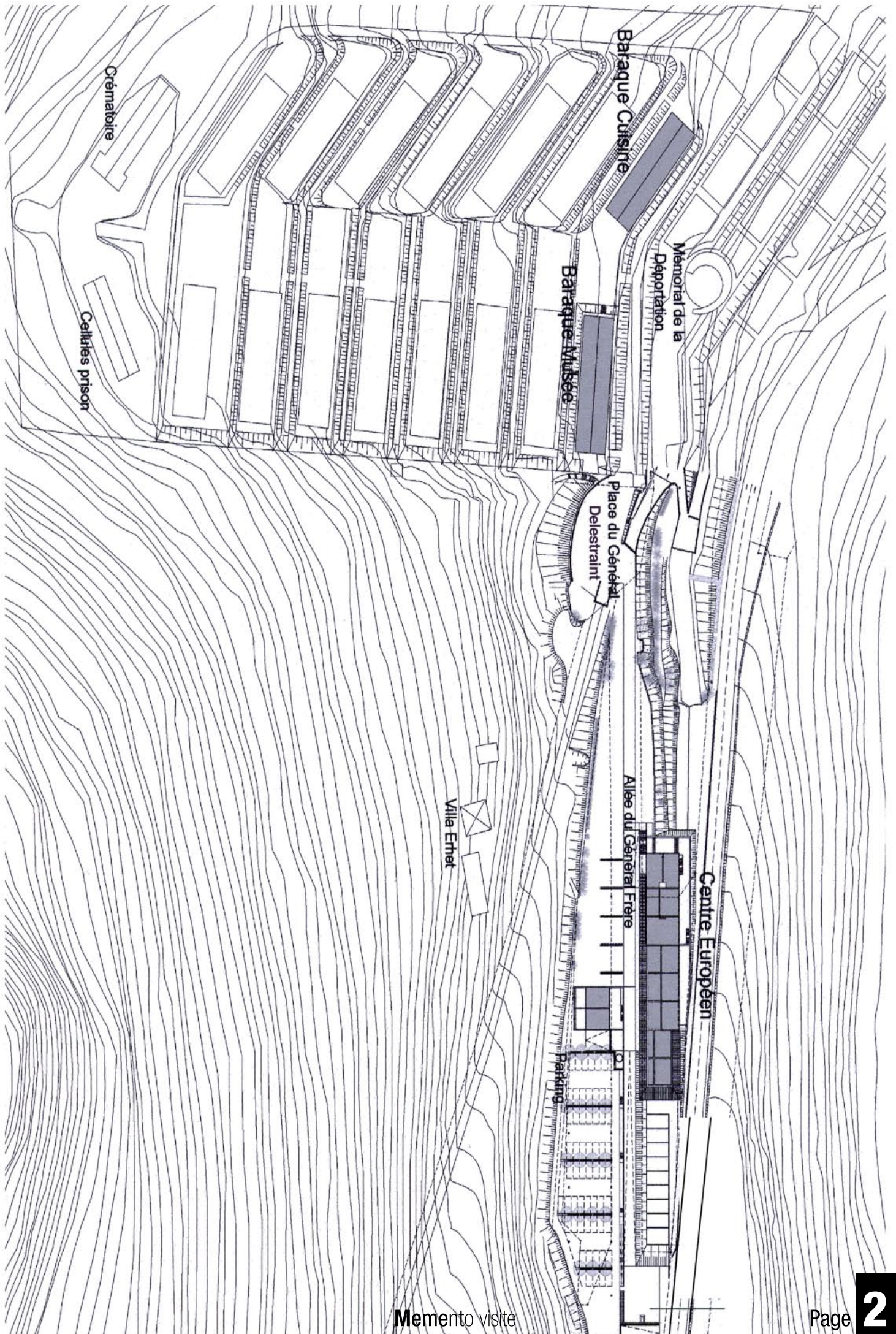
temps de visite *moyen* de chaque espace et de chaque site
(veillez à tenir compte des horaires de fermeture du Centre européen et du site)



les images peuvent heurter le jeune public



développement pédagogique et informations



Votre visite au Centre européen du résistant déporté

Le Centre européen est une **passerelle** d'histoire et de mémoire, qui incite à la **réflexion** avant la visite de l'ancien camp de concentration.

Il montre l'implacable organisation de mise à mort que fut le système concentrationnaire nazi et présente l'histoire des résistances européennes contre l'oppression.

Le Centre européen du résistant déporté s'organise en espaces identifiés par un **marquage lumineux** au sol, que vous êtes invités à parcourir librement, à votre rythme,

avant de rejoindre le site historique et le musée du camp



En raison de l'affluence de public sur le site, le personnel pourra vous inviter à commencer soit par la visite du musée, soit par la visite des bâtiments en bas du camp.

Dans le hall,

Les camps



De **grandes images** sur verre évoquent 14 des principaux camps de concentration et d'extermination en Europe.



Ces 14 modules rappellent que le camp de Natzweiler faisait partie d'un système vaste et organisé, le système concentrationnaire nazi;

Les **bornes tactiles** présentent l'histoire des camps selon un découpage thématique : l'origine du camp, l'arrivée, la journée et le travail des déportés, la mort, le bilan chiffre, les procès, la mémoire...

Les **objets** sont les témoins du sort des déportés dans les camps.



Les objets présentés permettent d'aborder la vie au camp et la mort omniprésente

Auschwitz Les couverts fondus Flossenbürg Les semelles de chaussures Bergen Belsen Le cintre de l'étuve de désinfection Sachsenhausen La plaque matriculaire	L'arrivée au camp La spoliation des biens La perte de l'identité Expliquer la différence entre camp de concentration, camp d'extermination, centre de mise à mort
Majdanek Le conteneur de Zyklon B	La mort Les camps d'extermination (Auschwitz-Birkenau, Majdanek) et centres de mise à mort (Belzec, Chelmno, Sobibor, Treblinka)
Dachau Le livre de la bibliothèque du camp Oranienburg Le billet de monnaie du camp	Le camp est une "micro-société", un monde organisé et hiérarchisé
Gross Rosen La pelle Natzweiler Le granit Neuengamme Les briques	Le travail, La souffrance des déportés La main d'oeuvre déportée au service de l'industrie de guerre et de la SS
Buchenwald Petits objets ayant appartenu à des déportés Stuthof Petits objets conservés clandestinement au camp Ravensbrück Petites poupées confectionnées clandestinement au camp	La vie « coûte que coûte » La résistance et la solidarité dans les camps La déportation des femmes et des enfants
Dora La gamelle	La nourriture, la faim, la maladie dans les camps



Le film est diffusé en boucle en français, anglais, allemand

Montant de la cave, construite par les déportés eux-mêmes, des voix récitent le poème écrit par un déporté de Natzweiler, Eugène Marlot.

"Bonjour, mon frère"...

Cruauté, barbarie, sadisme, appelle-ça comme tu voudras

On a vraiment peine à croire, et pourtant c'est comme ça.

Tu ne me crois toujours pas, mais regarde, regarde autour de toi

Regarde-les tous, les copains, tous, et puis regarde-moi,

Que suis-je ? Un paquet d'os, un déchet humain, un simple numéro

Ou tout cela à la fois, c'est-à-dire zéro, plus zéro, égal zéro

(...)

Non, ne dis rien, rien et va, si tel est ton destin

J'en suis heureux pour toi, et **tu seras un bon témoin**

Mais je t'en supplie, **n'oublie pas**, n'oublie rien, jamais, jamais

Et **crie la vérité**, même si elle dérange, même si elle déplaît

(...)

Sans haine donc, en seule Justice, comme en toute Humanité

Pour que dans le monde entier triomphent enfin l'Homme et la Liberté."

Son message universel de **vigilance** et d'espoir incite à la réflexion et au recueillement en voyant sur le mur les visages, les mains, les regards des déportés.

Régulièrement,
le Centre européen vous propose
des expositions temporaires,
des conférences...

rendez-vous au **forum**,
en mezzanine du hall.

Traversez maintenant le hall,
rejoignez l'**exposition permanente**...

Contre la barbarie, s'engager résister combattre



Vous qui vivez...



Ce film interroge chacun d'entre nous :

Qu'avons-nous fait de l'héritage des combattants pour la Liberté?

Les images évoquent toutes les formes de l'engagement, de la résistance, du combat, partout en Europe.



Le film est diffusé en boucle en français, anglais, allemand

Descendez l'escalier, vous découvrez alors la...



Kartoffelkeller



Empruntez la première allée, en face de vous en descendant l'escalier.



L'exposition

est une fresque historique, présentant de manière thématique et chronologique

les grandes étapes de l'expansion nazie,

et toutes les formes de l'engagement, de la résistance et du combat en Europe contre le nazisme.

Sur quelques panneaux

Traversez la cave et arrêtez-vous un instant pour regarder de l'intérieur cette impressionnante enfilade de voûtes et l'épaisseur des murs de béton armé.

L'escalier de sortie vous conduit vers le site historique.



Kartoffelkeller signifie "cave a pommes de terre" en allemand

Ce grand vaisseau de béton constitue le coeur du Centre européen.

Construite sur ordre des SS par les déportés *Nacht und Nebel* à partir de mi-1943, cette grande cave n'était pas destinée au stockage des pommes de terre.

A quoi était-elle destinée?

Nul ne le sait aujourd'hui encore.

Les archives du camp indiquent que des déportés travaillaient chaque jour à la construction de ce bâtiment que les SS avaient officiellement dénommé *Kartoffelkeller*. Mais aucun document n'indique à quoi il devait servir réellement.

La *Kartoffelkeller* est le symbole de l'oppression, de l'épuisement, de l'avilissement des déportés par le travail et les coups ; de la volonté ultime des nazis d'anéantir toute résistance et tout espoir.



Sur les tables, des documents sont entourés d'un **liséré bleu** :

Chacun de ces documents rappelle une forme

d'engagement, de résistance ou de combat
contre le nazisme à travers l'Europe.

Peu nombreux au début de l'exposition, ils prennent de plus en plus de place à mesure que la Résistance s'organise ou prend de l'importance dans l'un ou l'autre des pays européens.

La frise verticale vous donne un cadre général, les tables apportent un éclairage plus détaillé.

Votre visite de l'ancien camp de concentration *KL-Natzweiler*



Nous vous proposons d'effectuer votre visite en marquant des **arrêts** à différents endroits du camp.

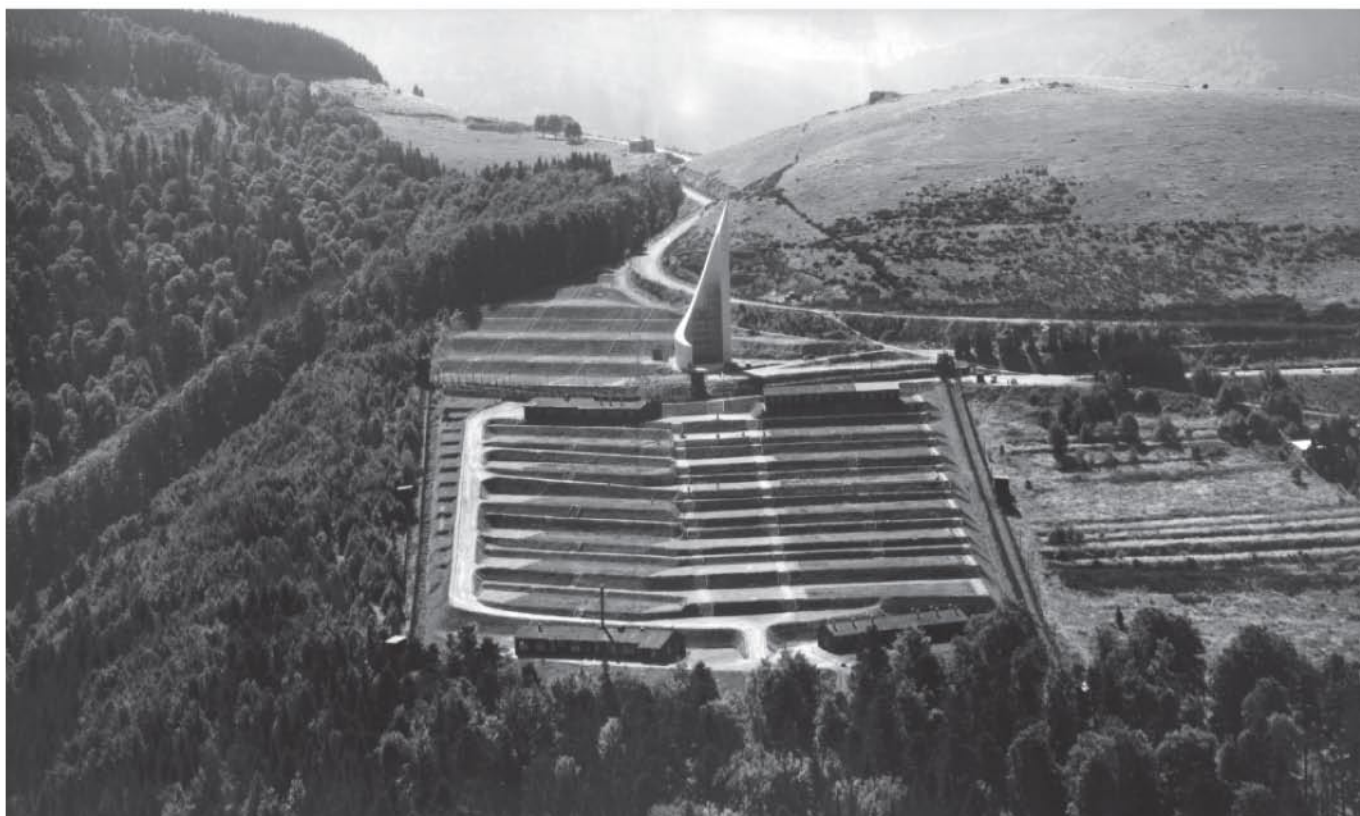


Ils seront l'occasion de faire

Dont 30'
dans le
musée

un **point historique**

et de lire le **témoignage** des déportés



L'ancien camp en 1959, photographie présentée dans le musée du camp, tous droits réservés



Chronologie indicative de l'histoire du camp

Septembre 1940	Découverte d'un filon de granit rose sur le mont Louise par l'ingénieur SS Blumberg.
Mars 1941	Décision d'ouverture du KL-Natzweiler par Himmler
Mai 1941	Arrivée des premiers déportés allemands et autrichiens transférés du KL-Sachsenhausen pour l'aménagement des routes et la construction du camp
Février 1942	Installation dans les premières baraques du camp
Février 1943	13 jeunes de Ballersdorf (Haut-Rhin), réfractaires à l'incorporation de force, sont fusillés à la sablière
Juin 1943	Arrivée des premiers détenus NN Début des travaux de construction de la Kartoffelkeller
Juillet 1943	Arrivée des premiers NN français
Août 1943	Gazage de 86 Juifs dans une ancienne dépendance de l'hôtel du Struthof à des fins d'expérimentations pseudo scientifiques du Pr Hirt
Octobre 1943	Dernière étape dans la construction du camp Installation du bâtiment du four crématoire
6 juillet 1944	Exécution de 4 résistantes du SOE (Special Operations Executive) par injection
1-2 septembre 1944	107 membres du réseau Alliance et 35 du Groupe Mobile Alsace - Vosges amenés par camions sont exécutés dans le camp
2-5 septembre 1944	Evacuation du camp principal vers Dachau et Allach
11 novembre 1944	Après l'évacuation du camp central, les camps annexes situés à l'Est du Rhin continuent de fonctionner sous le nom de camp de Natzweiler
23 novembre 1944	Le KL-Natzweiler est le premier camp de concentration découvert par les Alliés à l'ouest de l'Europe (6 ^e armée américaine)

LE SITE APRES L'EVACUATION PAR LES NAZIS

01/12/44	Le camp principal devient un centre de détention du Ministère de l'Intérieur français
Avril 1945	Evacuation des camps annexes, dans le cadre des "Marches de la mort"
8 mai 1945	Capitulation du Reich
1946-1949	Procès de Rastatt, où sont jugés des responsables des camps annexes

LA MEMOIRE DU CAMP DE CONCENTRATION

Décembre 1949	La gestion de l'ancien camp est confiée au Ministère des Anciens Combattants
1950	Site classés "Monument historique"
1952-1954	Procès de Metz, où sont jugés des responsables du camp principal
1954	Destruction officielle de 13 des 17 baraques
23 juillet 1960	Inauguration du Mémorial National de la Déportation et de la Nécropole nationale des héros et martyrs de la déportation par le général de Gaulle, président de la République
1965	Ouverture du premier musée du camp dans une ancienne baraque
1976	Le musée est totalement ravagé par un incendie criminel, un nouveau musée est installé au début des années 80, et ouvert au public jusqu'en 2004.
2005	Inauguration du Centre européen du résistant déporté par Monsieur Jacques Chirac, président de la République, et ouverture du musée rénové dans le camp.

1^{er} arrêt - Place du Général Delestraint, devant le portail du camp

Le site

Vous vous trouvez ici à près de 800 m d'altitude, sur le versant Nord du mont Louise qui domine la vallée de la Bruche et fait face au massif vosgien du Donon.

Au début du XX^{ème} siècle, c'est un lieu de villégiature pour les Alsaciens : promenades en forêt l'été, ski et luge en hiver.

C'est dès 1829 qu'une auberge ouvre au lieu dit *Le Struthof* en contrebas du site. Un hôtel-restaurant y est construit en 1906.

Le contexte

En 1940, l'Alsace et la Moselle sont annexées de fait par le III^e Reich, qui y instaure une vaste politique de germanisation et de nazification :

les populations sont contraintes d'adopter la langue, la culture, le mode de vie allemands et le mode de pensée nazi.

Un camp d'internement et de sécurité est ouvert à Schirmeck-Vorbrück (aujourd'hui, La Broque) pour y « redresser » et

« rééduquer » récalcitrants et réfractaires à la germanisation, à la nazification et à l'incorporation de force dans la *Wehrmacht* notamment.

Pourquoi un camp de concentration sur le mont Louise?

En 1940, l'ingénieur SS Blumberg y découvre un **filon de granit rose** susceptible d'être utilisé dans le cadre des Grands travaux du Reich conduits notamment par l'architecte Speer. L'extraction du granit devra être assurée par des déportés.

Contraints à des travaux d'une extrême pénibilité, les déportés subissent de plein fouet les conditions extrêmement difficiles de ce flanc de montagne, où les conditions climatiques sont rudes. A titre d'exemple, à l'heure actuelle, l'amplitude thermique sur le site est d'environ 60°: le thermomètre culmine à 40°C en été et peut descendre jusque -20°C en hiver.

Isolé, le village de Natzwiller est à 2,5 km, Rothau à 8km, le camp devient une « zone interdite », placée à l'abri des regards par une 3^{ème} enceinte barbelée, aujourd'hui disparue (voir les maquettes au musée).

La construction du camp

Les premiers détenus, Allemands et Autrichiens, transférés du camp de Sachsenhausen, arrivent sur le site le 21 mai 1941.

Jusqu'en février 1942, les déportés effectuent des travaux de mise en place des infrastructures du camp : routes terrassement, bâtiments... Pendant toute cette période, les 400 détenus et l'administration SS sont hébergés à l'hôtel du Struthof, réquisitionné à cette occasion. Ceci explique le nom donné par la suite par analogie au camp, mais à aucun moment dans les documents officiels nazis on ne parle du « *camp du Struthof* », mais bien du **camp de Natzweiler**, KL-Natzweiler (*Konzentrationslager Natzweiler*) dans la terminologie nazie.

De mai 1941 à octobre 1943, 17 bâtiments sont donc construits. Huit miradors reliés les uns aux autres par une double clôture barbelée électrifiée de près de 3m de haut permettent une surveillance constante et croisée des détenus, y compris la nuit, à l'aide de puissants projecteurs.

A l'extérieur de l'enceinte barbelée, aux emplacements de la Nécropole et du Centre européen aujourd'hui, certains bâtiments répondent à des besoins particuliers : bureaux, dépôts, ateliers, armurerie, blanchisserie... S'y ajoutent le chenil et la villa *Ehret*, du nom de ses anciens propriétaires (résidence du commandant du camp).

L'ensemble du site occupe une superficie totale d'environ 4,5 ha.

La carrière de granit est à 800m du camp. Elle dispose de deux entrées, la première en liaison avec la route construite par les détenus, par laquelle arrive matériel et main d'oeuvre civile ; la seconde permet l'accès direct des détenus du camp. En plus de l'exploitation du granit, on y construit 13 bâtiments destinés au travail des détenus et des civils. Il s'agit de grands ateliers dans lesquels on répare notamment des moteurs d'avions militaires allemands.

Le portail que vous allez traverser n'est pas d'origine. De 1941 à 1944, il s'agissait d'un portail à double battants, nettement moins haut (voir les maquettes dans le musée.) Il a probablement été transformé lorsque le camp est devenu centre de détention et certainement à l'occasion du tournage du film américain « Le Bal des Maudits » avec Marlon Brando.

L'arrivée au camp

L'arrivée en gare de Rothau, la déshumanisation avant le camp

« Un ordre impératif nous enjoint de quitter précipitamment les wagons. Un grand SS, Hermanntraut (...) gesticule de ses jambes immenses et de ses bras dont l'un brandit un nerf de boeuf. La vie d'enfer a commencé. Nous sommes vite, vite -schnell, toujours schnell, ce mot que nous entendrons désormais à longueur de journée - vite alignés sur le quai (...).

On nous désigne trois camions et c'est la course éperdue à travers files, voies, quais, pour les rejoindre et y grimper, vite, vite, schnell, poursuivis par les chiens et les S. S. armés de gourdins (...).

Les camions grimpent péniblement une côte à gros pourcentage, aux nombreux lacets. On atteint la neige (...). Je n'ai qu'un simple costume, pas de pardessus, et je commence à avoir froid. Je dis à un S.S. « Kalt » [froid] et ce mot provoque un torrent d'injures à mon égard, auxquelles je ne comprends goutte. Cela viendra. Nous vivrons quotidiennement dans cette atmosphère de hurlements continus, abrutissants (...).

Nous arrivons tout au sommet du mont qui est complètement déboisé. La bise y souffle terriblement, soulevant des tourbillons de neige. Après avoir laissé à notre droite une grosse ferme avec de nombreuses dépendances, le Struthof, nous passons près d'une petite villa, sur la gauche, avec piscine, s'il vous plaît ! C'est la demeure du commandant (...) et à quelques centaines de mètres, nous sommes à la porte du camp, étagé sur la pente. »

André RAGOT

L'arrivée au camp

« Devant nous, un peu à gauche, deux rangées de baraques noires, qui semblent superposées, tant la pente est rude, et sont ceinturées par une double haie, haute de plusieurs mètres, de barbelés si serrés qu'ils font penser à un filet de pêcheurs, voire à une toile d'araignée. Un camp, à n'en pas douter. Ici, en Alsace, et si près de Strasbourg ! De puissants projecteurs l'éclairent sur toute son étendue, d'une lumière crue et blafarde. Nous y pénétrons et, la pente aidant, avons l'impression d'une descente aux enfers. Malheur à celui qui tombera en route ! Nos bourreaux ne lui pardonneront sans doute pas. Ils gueulent et cognent toujours avec le même entrain, la même joie sadique.

Nous voici maintenant dans une sorte de bureau, la première baraque à gauche en entrant. Tous la peur aux tripes (...). C'est le bureau des entrées où il nous faut décliner nos identités à des bureaucrates qui sont apparemment des détenus comme nous ».

« (...) Dernière baraque au bas, à quelques mètres d'un bois de sapins. Mais la toile d'araignée entre lui et nous brise toute idée de fuite dans la nuit complice. Il faut raison garder. Nous voici d'ailleurs dans une salle de douches. « A poil tout le monde ! Et que ça saute ! ». C'est un autre détenu qui vient de nous lancer cet ordre. Il est bien vêtu et bien portant (...). Nous obéissons comme un seul homme, pressés en somme de laver toutes ces insultes, tous ces coups, toute la honte de cette déchéance. Ah, que c'est bon cette eau bienfaisante ! Nous ne savons pas encore qu'elle a été chauffée par le four crématoire installé dans la pièce d'à côté, dont seule nous sépare une étendue de bois (...).

Nous sommes devenus, nous allons être des automates. Des guenilles sont jetées devant chacun de nous. Un pantalon, un slip, une chemise, une veste, un calot, deux chiffons -un pour chaque pied- et une paire de « claquettes », semelles de bois surmontées de tresses pour les faire tenir aux pieds.

Un ensemble hétéroclite au possible. Il y en a de toutes les couleurs. (...) Et interdiction absolue de faire des échanges. Nous ressemblons maintenant à des épouvantails à moineaux (...).

On donne à chacun de nous un triangle d'étoffe rouge, avec un F au milieu*, et un petit rectangle blanc, d'étoffe également, portant un numéro. Le tout à coudre le lendemain sur nos vestons, côté coeur (...).

Des numéros, voilà ce que nous sommes devenus. Nous ne sommes plus des hommes. Je ne suis plus Eugène Marlot, je suis désormais le matricula 6 149. Il est venu le temps de la déchéance (...) ».

Eugène MARLOT

* NOTA: Eugène MARLOT est désigné comme « déporté politique », identifié par un triangle rouge, et le F correspond à la nationalité. Vous trouverez dans le musée un tableau explicatifs sur les « catégories » de déportés définies par les nazis.

2^{ème} arrêt - Le musée

Ce musée, installé dans un baraquement reconstitué, est consacré à l'histoire du camp et des camps annexes.

SORTIE



5 Galerie Gayot

LE QUOTIDIEN



L'ARRIVÉE



LA CRÉATION DU CAMP

ENTRÉE



Le témoin et l'historien... et demain ?

« J'ai eu la chance de trouver dans ma vie de famille et dans mes activités professionnelles une nouvelle raison de vivre. Je m'y suis consacré avec ferveur. Je m'étourdissais dans mes tâches. Je croyais ainsi écartier le passé, l'occulter mais, quarante ans après mon retour de déportation, j'éprouvai un irrésistible besoin de témoigner. Ce fut le début d'une deuxième vie. (...)

En définitive, que signifie le verbe « **témoigner** » ? Est-ce donner à l'histoire une dimension charnelle ? L'historien reconstruit le passé. Le témoin l'incarne, l'interprète, l'explique à sa manière, avec son vécu, sa sensibilité et, si possible, avec du recul.

Main dans la main, historien et témoin mettent l'histoire en mémoire.

Nos biens les plus précieux sont la **vie** et la **liberté**.
Toute atteinte à la **dignité** humaine et à ce fragile édifice qu'est la **démocratie**,
doit mobiliser tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté.

La vigilance est l'unique arme du citoyen pacifique.

Agissons avant qu'il ne soit trop tard.

Alertons les insouciantes ! Détectons ce qui peut mettre en danger la démocratie !

*Profitez de toutes les occasions que vous offre la vie pour **faire l'apprentissage de la citoyenneté, oeuvre de longue haleine, jamais achevée.** »*

Roger BOULANGER,
Ancien déporté au camp de Natzweiler
Extrait de *La Déportation racontée à des jeunes,*
Parole et témoignage d'un ancien déporté
Collection « Histoire en mémoire »
SCEREN, CRDP Champagne-Ardenne, Reims, 2004



Vous vous trouvez sur l'une des places d'appel du camp.

Situées entre les baraquements, elles sont le lieu de rassemblement, plusieurs fois par jour, et parfois la nuit, des déportés qu'inlassablement les SS comptent et recomptent.

Le déporté n'est plus un homme, c'est un Stück, une pièce que l'on compte comme l'on vérifie sa caisse à outils ou le récépissé d'une commande de pommes de terre.

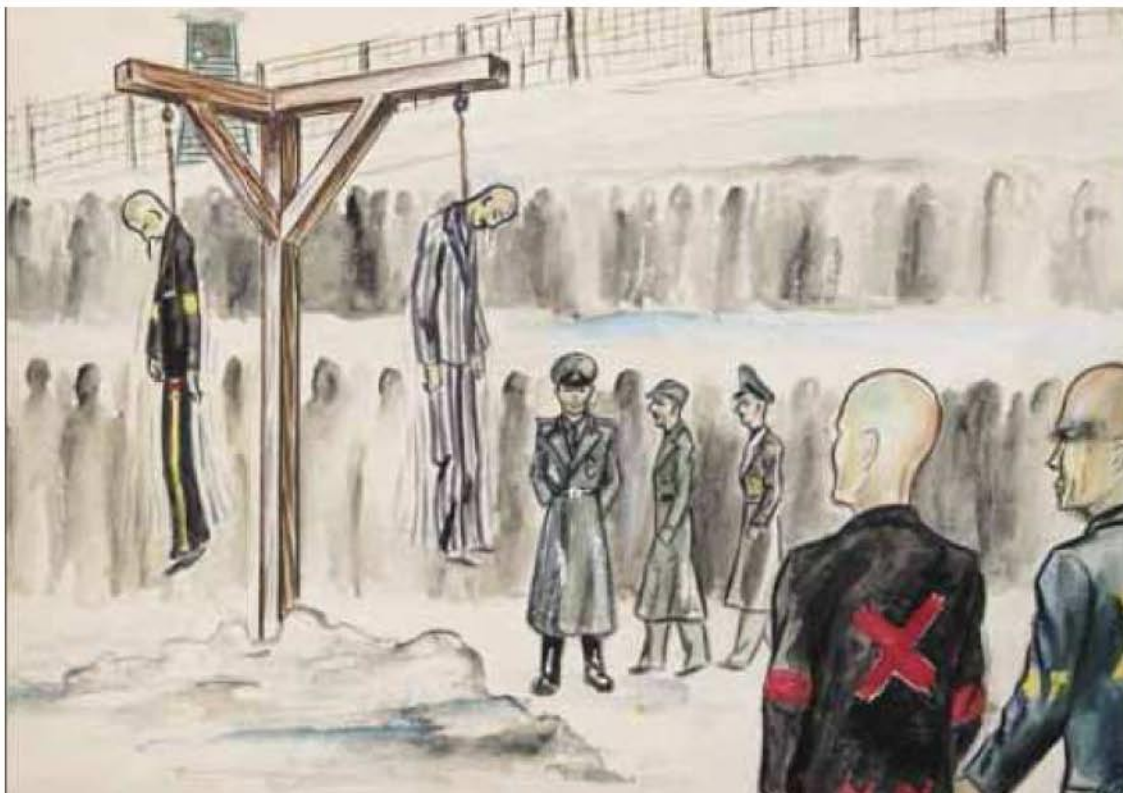
On compte donc, en rangs par cinq, vivants et morts, tenus debout par leurs camarades.

L'appel peut durer des heures, dans le froid, la chaleur, la pluie, le vent glacial...

Les pendaisons

La place d'appel en haut du camp est également le lieu des pendaisons.

Les déportés sont contraints d'assister à la mise à mort de leurs camarades.



Pendaison au KL-Natzweiler, dessin de Rudolf Naess, déporté norvégien
© Nasjonalbi blioteket, Oslo.

« Tous les prisonniers sont présents, de même que l'ensemble des gardes SS. Puis, après l'appel de ce soir du 5 novembre 1942, le commandant du camp, Josef Kramer, s'avance. Son discours est particulièrement long. (...) Pendant ce temps, Alfons Christmann, ne paraissant pas même concerné, reste impassible. Calmement, il exécute bientôt l'ordre de monter sur la potence. Sans la moindre réaction, il laisse les bourreaux lui lier les mains derrière de dos, puis lui bander les yeux. Une fois la corde glissée autour de son cou, Kramer s'avance pour actionner le mécanisme de la trappe. Un silence de mort règne sur la place. Le commandant même ne semble rien avoir à dire. »

Kristian Ottosen,
Déporté norvégien

Le quotidien

Le réveil, la toilette

« Nous allions (...) aux lavabos (...). Le chef du Block nous obligeait à être tous torse nu et mouillés jusqu'au bas des reins. L'eau était glacée, celui qui n'avait pu accéder assez vite aux lavabos était ensuite immédiatement matraqué (...). Nous étions 140 hommes [dans le block] et il était matériellement impossible de se laver en même temps ».

* vous pouvez voir des lavabos d'origine dans le musée du camp.

René FERON

« Voilà la vie que nous allions vivre.

Pour nous, dès le lundi, le régime normal commence. Levés à 4h ¼ sur une injonction impérieuse du chef de chambre, un gros allemand communiste interné depuis 8 ans, à la main lourde, mais cependant pas trop mauvais bougre. Nous nous précipitons nus au lavabo pour nous laver à l'eau glaciale ».

André RAGOT

L'appel

« Il est certain que la perspective qui se présente à nous n'est guère encourageante : nous allons être dehors au moins trois quart d'heure, à peu près immobiles, si grande est la crainte du chef de block que nous ne soyons pas rangés au cordeau et au complet ! (...).

Chaque block s'aligne sur sa place d'appel. L'ensemble est fantasmagorique, surtout le matin, car l'appel a lieu de nuit afin que nous soyons au travail dès le petit jour (...).

Spectacle grandiose, mais il fait très froid. En attendant l'appel, tout le monde tape des pieds, certains s'adossent deux à deux pour se frotter, les mains dans les poches. De temps en temps, une ombre s'affaisse : c'est un détenu qui s'évanouit. Ces attentes au moment des appels sont et seront toujours interminables et extrêmement pénibles (...) ».

André RAGOT

Les repas, la faim

« (...) Mais quoi, nul panneau [dans un musée] ne pourra jamais rendre l'état d'esprit de l'individu qui pense que son voisin a obtenu un demi-doigt de plus de liquide jaune dans son écuelle en fer. Certes, on pourrait représenter ses yeux et leur donner la fixité spéciale qu'engendre la faim. Mais on ne pourrait ressusciter l'inquiétude de la cavité buccale ni l'avidité obstinée de l'oesophage (...).

A midi, une multitude de têtes poussées par un instinct centuplé fourmillent, se déplacent et dépensent entre les cloisons de bois une énergie trépidante pour une louche d'un liquide chaud attendu comme la source de la vie (...) ».

Boris PAHOR

« (...) L'un de nous distribue à la porte, à chacun, un ticket qui sera ensuite remis au chef de table et servira à toucher la ration du matin : jus d'orge ou soupe qui (...) n'était que de l'eau, mais nous la préférons au « café ». Certains grignotent une petite tranche de pain courageusement prélevée sur la ration de la veille et mise à l'abri des voleurs pendant la nuit. »

André RAGOT

Les souffrances

« Etre prisonnier à Natzweiler-Struthof revient aussi à monter sans arrêt des marches, lesquelles sont particulièrement hautes. Sachant qu'au bout d'un certain temps, les prisonniers n'ont plus suffisamment de force pour lever normalement les jambes, ils finissent bientôt par adopter une démarche curieuse : devant chaque marche, ils prennent leur élan, placent les mains sous un genou et le soulèvent, pour poser le pied sur la marche suivante. Après avoir posé l'autre pied, ils recommencent, et ainsi de suite jusqu'au block (...). »

Kristian OTTOSEN

4^{ème} arrêt - Le ravin de la mort (descente vers le bas du camp)

Le « ravin de la mort » a été dénommé ainsi par les déportés. Ce chemin qui mène du portail d'entrée au four crématoire était un lieu de travail, de souffrance et de mort.

Le travail dans un camp de concentration répond à un double objectif pour les nazis : coercition et production. Les déportés sont utilisés comme une main d'oeuvre corvéable à merci.

Dans le camp central comme dans les camps annexes, la production se fait au profit de la SS, au profit de la Wehrmacht ou encore au profit d'entreprises travaillant pour le Reich.

Les déportés sont employés, en « kommandos » de travail, à la construction de bâtiments, à l'extraction des pierres, aux réparations de moteurs d'avions ..., et aux tâches les plus inutiles, uniquement destinées à les affaiblir et les avilir. Sous-alimentés voire dénutris, souvent malades, ils effectuent des travaux toujours pénibles voire exténuants.



Le « kommando des brouettes » et le « Ravin de la Mort »

« A notre arrivée, le long de la partie de ce chemin qui descend vers le bas courait un barbelé supporté par des poteaux de trente centimètres de hauteur, lesquels étaient surmontés d'une pancarte plus petite mais aussi noire ; y figurait la tête de mort aux tibias croisés, l'emblème des S.S (2).

Et nous avons été prévenus : « si l'un d'entre vous franchit cette frontière, son geste sera considéré comme une tentative d'évasion et en ce cas la sentinelle a l'ordre formel de tirer immédiatement. A vous de faire attention ! ». Un avertissement qu'on ne se fait pas répéter.

(...) Les N.N. de juillet (...) travaillaient souvent dans ce coin, à construire la grande plateforme située au-dessus et en dehors du camp, sur laquelle avaient été installées les baraques où logeaient les S. S. C'est celle où ont été érigés, lieux de pèlerinage, le Mémorial de la Déportation et la Nécropole – lieux de réflexion aussi (3). C'est là que quelques N.N. français ont été assassinés en juillet- août 1943. Poussant brouette ou portant grosse pierre sur cette plateforme, victimes de crocs-en-jambe ou de poussées dans le dos, ils ont dégringolé dans le bas. Tentative d'évasion, la sentinelle a tiré. Droit au but (...). »

(2) Il s'agit de l'emblème des S.S. Totenkopf, « têtes de mort », affectés à la surveillance et l'administration des camps.

Eugène MARLOT

Le travail

Les conditions de travail

« C'est déjà sous une rafale de coups qui font très mal, qu'on doit courir chercher une pelle et une pioche, courir encore pour se rassembler par petits groupes, courir toujours, pour aller à l'endroit prévu et commencer aussitôt à piocher (...). Les coups redoublent. (...) Ils pleuvent drus. Pour que ce ne soit pas toujours le même qui écope, chacun prend volontairement la mauvaise place, à tour de rôle. Alex, le chien de Fernandel [surnom du SS Ehrmanntraut] est souvent de la partie. Sur ordre, il mord tous les mollets qui se trouvent à sa portée, sauf ceux des Kapos. Quand un manche de pioche ou de pelle est cassé sur notre dos, les matraqueurs démanchent avec dextérité une autre pioche ou une autre pelle et ça recommence, ou, plutôt, ça continue. »

Max NEVERS

Le kommando de la *Kartoffelkeller* (cave à pommes de terre) ⁽¹⁾

« *Kartoffelkeller* en français, cela veut dire « cave à pommes de terre ». On ne nous donne d'ailleurs aucune explication, mais on finit par apprendre, par des rumeurs qui circulent dans le camp, qu'il est envisagé de faire creuser une très grande cave, silo à pommes de terre, surplombée par des baraques pour S. S.(...). Drôle d'idée.

Un vrai travail de forçat nous attendait. Il consistait à piocher durement dans cette énorme butte qui s'offrait à nos regards. Il fallait d'abord niveler une partie de cette montagne. Puis creuser la fameuse cave, tout cela dans le roc, le granit (...).

A la pioche et à la pelle ? Oui ! Et sous les coups des manches de ces outils. Le stock de pelles et de pioches est à pied d'oeuvre. Pour compléter l'outillage, il y a aussi huit wagonnets bennes à rouler sur les rails.

Les Français du premier convoi, qui avaient été si durement éprouvés par la furie des S.S., avaient « inauguré » dès la journée du 12 juillet, le chantier de la « *Kartoffelkeller* » notamment pour installer les rails des wagonnets. »

(1) Il s'agit de l'important bâtiment que vous avez découvert en visitant le Centre européen

Max NEVERS

Le kommando des routes

« J'avais été affecté au kommando chargé d'aménager la route menant du camp à la carrière (...).

C'était un véritable travail de bagnard. Construire des routes, alors que sable et pierres étaient gelés, creuser de trous dans le rocher ou la terre gelée pour y planter des poteaux électriques, transporter tout et rien, s'affairer ou en donner l'impression pour éviter les coups de pioches et de pieds des kapos ou les morsures de chien de la garde S.S. : c'était là notre lot quotidien. Ces activités menées à un train d'enfer, sans aucun souci de rentabilité, visaient uniquement notre épuisement physique. Il s'agissait de sélectionner, par élimination physique, ceux qui seraient dirigés vers la production industrielle de guerre (...). »

Roger BOULANGER

La carrière

« (...) Il s'agissait d'extraire de cette montagne un granit rose très renommé et convoité par les maîtres du grand Reich (...). Une société berlinoise, la Deutsche Erde und Steinwerke (DEST) eut vite fait de s'approprier l'emplacement de la carrière, du camp et de ses environs (...).

La DEST était déjà spécialisée dans l'exploitation de carrières du même type, situées en Allemagne, puis en territoire conquis, afin d'en extraire des blocs de granit en vue de l'édification de monuments colossaux et de palais gigantesques à la gloire du grand Reich millénaire. »

Roger LINET

La bastonnade

(1^{ère} salle à droite en entrant dans le block : le chevalet de bastonnade) :

A l'occasion d'un retour sur les lieux de sa déportation, Boris Pahor se souvient :

« Et maintenant que je suis devant les cellules ouvertes, devant le chevalet de bois sur lequel devait se coucher, nu jusqu'à la ceinture, celui dont on allait lacérer le dos avec un nerf de boeuf, je ne ressens aucune compassion pour lui, aucune pitié pour les coups qu'il a reçus, je me retrouve dans le silence immobile qui, en pareilles circonstances, saisissait les rangs alignés jusqu'en haut sur les terrasses. Quelqu'un s'était éclipsé pour se reposer, il s'était allongé quelque part sans se rendre compte du moment où il avait laissé se fermer ses paupières épuisées ; des hommes enragés le cherchaient sur les châlits de bois et dans les cabinets tandis que l'aboïement d'un chien-loup, rendu inquiet par cette tension soudaine, déchirait le silence épaissi. A ce moment-là, aucun de nous qui étions debout en rangs serrés sur les replats du versant ne songeait, dans le soir mort, à ce chevalet de bois sur lequel est maintenant fixée une pancarte avec cette inscription : chevalet à bastonnade ; en fait, nous ne pensions pas tant au châtiment qui attendait le malheureux, nous guettions plutôt le moment où, accompagné du lourd et brutal bruit des bottes, il allait surgir quelque part derrière nous, invisible, et se retrouver seul dans l'atmosphère creuse, seul devant les rangs silencieux qui montaient en pyramide vers le ciel (...) ».

Boris PAHOR

L'emprisonnement

« Les peines de prison vont de 3 à 42 jours en cellule, où les détenus sont entassés parfois à plus de 20. Dans les cas les plus graves, les détenus sont enfermés dans des petites cages, dans l'obscurité totale, presque sans air, pouvant à peine s'accroupir (...) »

Robert STEEGMANN
Historien



La mort lente

« Chacun d'entre nous avait perdu près du quart de son poids, en moins de trois semaines (...). Les portions alimentaires sont très insuffisantes en qualité et en quantité, surtout pour accomplir un travail terriblement harassant. Dès le premier mois, la chute de poids a été vertigineuse. Perdre quinze ou vingt kilos est la norme. En cumulant plusieurs mois, bien que le rythme d'amaigrissement soit moins brutal après le premier ou deuxième, les résultats sont spectaculaires. L'un d'entre nous qui pesait 90 kg à l'arrivée était dégingolé à 40 kg avant la fin de l'année. D'ailleurs il en est mort (...) ».

Roger LINET



Ce bâtiment avait une triple fonction :

- block d'arrivée des déportés, c'est là qu'ils sont douchés, rasés, immatriculés
- lieu de crémation, le four est installé juste au-dessus de la morgue. Les corps sont remontés par une civière placée à droite du four.
- lieu d'expérimentations pseudo « médicales » ou « scientifiques » sur les déportés, pratiquées notamment par des professeurs de médecine nazis de la Reichsuniversität Strassburg (salle d'autopsie, salle des cobayes ...)

Les expérimentations, les maladies

« Quelques jours plus tard, un matin, au réveil, je me sens mal à l'aise, fiévreux, la tête lourde. Sans doute alerté par mon voisin de lit, Ludwig, infirmier autrichien, vient me voir me tâte le pouls, examine ma langue et me demande d'aller tout droit dans le coin gauche de la chambre. Et je vais à droite.

Je reviens dans mon lit. Petit à petit, ma tête s'alourdit, mes idées s'embrouillent. Après celui de l'orientation, c'est le sens des choses elles-mêmes qui m'abandonne. Sans que je le sache, j'entre dans une période critique, celle du typhus exanthématique, cette maladie éminemment épidémique (...). J'apprendrai plus tard que le spécialiste de cette maladie, le professeur Haagen, n'a pas eu besoin des poux pour la propager et même qu'un bloc de l'infirmerie avait été réservé aux typhiques (...).

C'est également beaucoup plus tard que je me rappellerai avoir été piqué un soir après avoir pris un bain dans une vraie baignoire, avec de l'eau bien chaude. Nous fûmes d'ailleurs plusieurs à avoir subi ce traitement. Et c'était la veille du jour où Ludwig m'a fait passer le test d'orientation qui révèle cette maladie (...). »

Eugène MARLOT

« Il était dans une chambre, en bas [du camp], allongé. Il n'avait pas de salive dans la bouche, il était comme un poisson qu'on jette dehors et qui tente de respirer (...). Et moi je ne savais pas quoi faire, moi je passais parce que j'avais mon travail, et je n'avais rien à lui dire. Peut-être qu'il s'est remis petit à petit, ou peut-être qu'il est mort deux semaines après (...). »

Boris PAHOR

Les morts

« ...C'est ainsi que je fus choisi après l'appel du matin pour exercer une fonction à laquelle je ne m'attendais pas, celle d'être pour deux jours « croque-mort ». Trois autres camarades furent également désignés pour travailler avec moi. Il s'agissait de transférer des cadavres d'un bloc « infirmerie » au crématore. Pour ce faire, nous utilisions une caisse en bois, oblongue, sur laquelle étaient ajustés un couvercle et des brancards de chaque côté pour la porter. (...)

Les cadavres étaient à prendre dans une salle d'eau de l'« infirmerie ». Nouée au gros orteil, une étiquette, sur laquelle était inscrit un numéro, et, sur la peau, était apposé un tampon d'encre violette identique à celui qui marque les quartiers de bêtes abattues.

Dans notre pseudo cercueil, on y couchait délicatement quatre à cinq corps tant ils étaient maigres. Nous les déposons dans une des pièces aux mur blanc faïence du crématore, puis nous retournons à l'« infirmerie » prendre livraison d'autres malheureux aux traits tirés par la souffrance. »

Roger MONTY

Les cendres des corps incinérés sont ensuite répandues soit dans la « fosse aux cendres », qui est aussi la fosse des excréments, soit sur les jardins potagers des SS, où se trouve aujourd'hui la Lanterne des Morts.

Les exécutions collectives

A partir de 1942, Le KL-Natzweiler devient également un lieu d'exécution pour la zone Alsace-Moselle et le Bade-Württemberg.

Les prisonniers sont amenés au camp et exécutés à la sablière ou au crématoire.



A partir du 25 août 1942, les jeunes Alsaciens et Mosellans sont soumis à l'incorporation de force dans la Wehrmacht, l'armée allemande.

Le 17 février 1943,
13 jeunes de Ballersdorf (Haut-Rhin), réfractaires à l'incorporation de force, sont fusillés à la sablière.

Le 6 juillet 1944,
quatre résistantes, membres du SOE, Special Operations Executive britannique, arrêtées en France, sont assassinées dans une aile du crématoire par injection de phénol. Elles sont incinérées dans le four du camp.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre 1944,
107 membres du réseau Alliance et 35 membres du Groupe Mobile Alsace-Vosges sont exécutés dans le bâtiment du crématoire et incinérés immédiatement.





Près de 52 000 personnes d'une trentaine de nationalités différentes ont été déportées au KL-Natzweiler ou dans ses camps annexes.

Plus de 20 000 ne sont jamais revenues.

Nationalités

	Nombre
Pologne	13606
URSS	7586
France	6781
Lorraine	821
Alsace	231
Hongrie	4403
Allemagne	3703
Italie	1690
Yougoslavie	872
Pays-Bas	676
Norvège	579
Lituanie	555
Luxembourg	416
Lettonie	390
Belgique	387
Estonie	312
Tchécoslovaquie	254
Grèce	169
Slovénie	125
Espagne	80
Roumanie	37
Albanie	17
Autriche	13
Royaume-Uni	11
Ukraine	10
Finlande	7
Suisse	7
Turquie	6
Danemark	3
Bulgarie	2
Portugal	1
Suède	1
Non renseignés	8985
TOTAL	51684

Catégories

	%
Déportation politique	60
Politique	46
Politique juif	6,5
NN (Nacht und Nebel)	4,9
Soviétique (catégorie jusqu'en 1942)	1,3
Polonais (catégorie jusqu'en 1942)	0,8
KGF (Prisonnier de guerre)	0,5
SAW (Réfractaire à la Wehrmacht)	0,1
Déportation raciale	11,03
Juif	11,02
Asocial juif	0,01
AZA (Travailleur civil étranger)	6
BV 175 (Déviant sexuel)	2,6
Asocial	1,3
SV (Déporté en internement de sécurité)	0,7
Tzigane	0,6
Homosexuel	0,42
Témoin de Jéhovah	0,05
Apatride	0,004
Non renseignés	17,7

7^{ème} arrêt - La chambre a gaz (à 1,5 km, en contrebas du camp)

En 1942, le professeur August HIRT décide de constituer une collection anatomique de la « race judéo-bolchevique ». Une chambre à gaz expérimentale est installée spécialement pour cela dans une dépendance de l'hôtel du Struthof, en contrebas du camp.

Début août 1943, des Juifs sont sélectionnés à Auschwitz-Birkenau. Transférés à Natzweiler, 86 hommes et femmes sont gazés par Kramer, commandant du camp, entre le 11 et le 19 août. Les corps sont ensuite transportés à l'institut d'anatomie de Strasbourg, où ils sont conservés dans l'alcool. Un an après le gazage, Hirt n'avait encore pratiqué aucune expérience sur les cadavres.



« Je plaçais alors une poignée de produits dans le trou aménagé dans le plancher. Je faisais entrer les femmes dans la chambre à gaz et fermais la porte. Alors les femmes commençaient à pleurer et à crier. De dehors, je versais de l'eau dans l'entonnoir préparé. Cette eau coulait par un tuyau muni d'une fermeture dans le trou où se trouvaient les petits grains. Après une demi minute, les cris cessèrent dans la chambre. »

Extrait de la deuxième déposition de Josef Kramer, chef du camp de Natzweiler-Struthof, devant le tribunal militaire de Lüneburg, 6 décembre 1945.

Devant la menace de l'arrivée des troupes alliées à Strasbourg, Hirt donna l'ordre de faire découper puis incinérer les 86 corps au crématoire de la ville. La majorité des corps furent démembrés, décapités. Le temps manqua pour terminer la sinistre besogne. 16 ou 17 corps restèrent pratiquement intacts au fond des cuves d'alcool. Certains portaient encore leur numéro de matricule tandis que d'autres avaient subi des scarifications destinées à le faire disparaître.

La chambre à gaz n'a pas servi au gazage systématique ou massif des déportés du camp. Le bâtiment fut un lieu d'expérimentations pseudo-médicales (sur les gaz phosgène et ypérite, sur le typhus), réalisées notamment par les trois médecins nazis Hirt, Bickenbach et Haagen.

En 2004, un journaliste et médecin allemand, Hans Joachim LANG, a réussi, à partir de la liste des matricules des 86 déportés, à retrouver le nom des victimes.

Des plaques commémorent leur souvenir dans la chambre à gaz, au cimetière de Cronembourg, où les victimes sont enterrées, et à l'université Louis Pasteur de Strasbourg (Anciens hôpitaux), là où se trouvait alors l'institut d'anatomie dirigé par Hirt.

Le SS *Hauptsturmführer* (capitaine) professeur August HIRT, directeur de l'institut d'anatomie de la *Reichsuniversität* de Strasbourg depuis 1941, se suicide d'une balle dans le coeur le 2 juin 1945. Jugé par le tribunal militaire de Metz au cours du « procès des médecins du camp du Struthof », Hirt est condamné à mort par contumace le 16 décembre 1952.

ATTENTION : les horaires d'ouverture à la visite de ce bâtiment sont particuliers.



Les médecins nazis au *KL-Natzweiler* et à la *Reichsuniversität Strassburg*

Professeur Otto BICKENBACH, 1901-1971

Il intègre l'Université du Reich à Strasbourg dès son inauguration en 1941, où il est responsable de la section médecine de l'Institut de recherche (Forschungsinstitut). Membre du parti nazi et des SA depuis 1933, Bickenbach est membre de l'IWZ au sein de l'Ahnenerbe (association nazie "héritage des ancêtres"). Il se spécialise dans l'étude des gaz de combat, en particulier le phosgène.

En 1943, craignant une attaque chimique des Alliés, Himmler montre un grand intérêt pour les travaux de Bickenbach, qui met ses compétences au service des ambitions nazies. Il mène une série d'expériences sur le phosgène au KL-Natzweiler à partir du printemps 1943.

Professeur Eugène HAAGEN, 1898-1972

Il dirige l'Institut d'hygiène de l'Université du Reich de Strasbourg à partir de 1942. Virologue de renommée internationale, il intègre dès 1933 les services d'hygiène du Reich, mais n'appartient ni à la SA, ni à la SS. Ses tentatives pour trouver un vaccin contre le typhus lui laissent croire qu'il est nobélisable en 1936. L'année suivante, il adhère au parti nazi.

Menant des expériences sur l'hépatite à Strasbourg, sur la grippe à Schirmeck, il pratique des expériences sur le typhus au KL-Natzweiler.

Professeur August HIRT, 1898-1945

Dès les années 1920, Hirt entame des recherches en anatomie qui lui valent une renommée internationale. Il entre dans la SS dès 1933, adhère au parti nazi (NSDAP) en 1937. En 1941, il rejoint Strasbourg. A l'occasion de l'inauguration de la Reichsuniversität, il fait la connaissance de Wolfram Sievers, chef de l'Ahnenerbe, qui lui propose d'y poursuivre ses recherches sur l'hypérite. Ses travaux sur cobayes humains commencent en novembre 1942, au KL-Natzweiler.

Parallèlement, Hirt continue ses recherches dans le cadre de l'Institut d'anatomie qu'il dirige à l'université. Himmler lui donne son accord pour la constitution d'une "collection de crânes de commissaires judéo-bolchéviques". Hirt commet des crimes atroces au nom d'une pseudo science nazie, raciste et antisémite.



Joseph Kramer, commandant du KL-Natzweiler

Né en 1906, Kramer devient comptable et s'engage dans la SS en juin 1932.

En février 1934, nommé sergent, il est en poste aux camps de Dachau, puis Sachsenhausen et Mauthausen. En mai 1940, il est envoyé en poste à Auschwitz.

Après un bref passage à Dachau, il est nommé en avril 1941 à Natzweiler où il seconde Egon Zill, qu'il remplace en octobre 1942. C'est Kramer qui procède au gazage des 86 Juifs destinés aux expérimentations de Hirt en août 1943.

Il reste en poste jusqu'en mai 1944, puis est nommé commandant du camp d'Auschwitz II-Birkenau où il organise en juin 1944 l'extermination massive des Juifs hongrois.

En décembre 1944, il est nommé commandant de Bergen-Belsen. Il y est fait prisonnier lors de la libération du camp par les Britanniques.

Jugé au procès de Lunebourg, en zone d'occupation britannique, il est pendu en décembre 1945 à Hameln.

Bibliographie indicative

Témoignages sur le camp de Natzweiler

BOULANGER Roger

La déportation racontée à des jeunes. Reims, C.R.D.P. de Champagne-Ardennes, 2003.

COLLECTIF

Le Struthof, témoignages, Editions L'ESSOR, Mutzig, 1998.

LA MARTINIÈRE Joseph de

Le décret et la procédure Nacht und Nebel (Nuit et Brouillard), Orléans, 1981.

LEROY Roger, LINET Roger, NEVERS Max

1943-1945 La résistance en enfer, Messidor, Paris, 1991.

MARLOT Eugène

Sac d'os, Dijon, Clea micro-edition, 1999.

MONTY Roger

Une si grande nuit, Publiaction, juillet 2002

OTTOSEN Kristian

Nuit et brouillard. Bruxelles, Le Cri édition, 1994.

PAHOR Boris

Pèlerin parmi les ombres. Paris, La Table Ronde, 1990

(traduit dans de nombreuses langues)

RAGOT André

N.N. Nuit et Brouillard, 1958.

Travaux d'historiens

STEEGMANN Robert

STRUTHOF le KL-Natzweiler et ses kommandos: une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945, La Nuée Bleue, 2005.

STEEGMANN Robert

Le Struthof KL-Natzweiler, Histoire d'un camp de concentration en Alsace annexée, 1941/1945, La Nuée Bleue, 2005 (disponible en français et allemand).

Les témoins cités

Roger BOULANGER

A 17 ans, il refuse d'être incorporé de force dans la Wehrmacht sous l'uniforme allemand. En 1943, il est emprisonné à Sarreguemines, puis déporté au camp de Natzweiler, et transféré en Allemagne dans un kommando dépendant du camp de Flossenbürg. Il survit à l'évacuation des camps et aux "marches de la mort" en parvenant à s'évader.

Roger LINET

Détenu NN français, déporté à Natzweiler de 1943 à 1944. Il fut président de l'Amicale nationale de Natzweiler-Struthof, officier de l'Ordre national du Mérite, officier de la Légion d'honneur. Il est décédé en 2003.

Eugène MARLOT

Né le 19 novembre 1900 à Quincey (Côte-d'Or). Résistant dans le mouvement « Libération nord », il est arrêté le 11 août 1943 et transféré à Natzweiler. Marlot est aujourd'hui décédé mais son témoignage reste vivant : l'un de ses poèmes, « Bonjour mon frère », est diffusé au Centre européen du résistant déporté.

Roger MONTY

Né à Paris, il habite avec ses parents et son frère dans le quartier du Marais, où est installée une importante communauté juive. Indigné par l'occupation du territoire et par le sort réservé aux Juifs, Monty s'engage dans le mouvement « Défense de la France » où il est chargé de distribuer journaux et tracts. Il est arrêté sur dénonciation le 4 août 1943, interné à Fresnes avant d'être déporté.

Max NEVERS

Né le 2 mars 1920 à Lézennes (Yonne). Il est déporté NN au camp de Natzweiler en juillet 1943. Il est secrétaire général puis Président de l'Amicale nationale des déportés de Natzweiler-Struthof, et du Comité international rassemblant les Amicales de déportés étrangers de Natzweiler.

Kristian OTTOSEN

Il est né à Solund en 1921, dans l'ouest de la Norvège. Résistant, il est arrêté par la Gestapo en 1942, il devient prisonnier NN et, jusqu'à la fin de la guerre, est interné dans différents camps de concentration : Sachsenhausen, Natzweiler, Dachau, Ottobrunn, Dautmergen, Vaihingen et Neuengamme. Il est décédé en 2006.

Boris PAHOR

Il est né à Trieste en 1913. Résistant, il est arrêté le 21 janvier 1944 par des collaborateurs, et remis à la Gestapo.

Déporté le 26 février à Dachau, à Sainte-Marie-aux-Mines, camp annexe de Natzweiler, puis à Natzweiler jusqu'à l'évacuation du camp. Ensuite, il est dirigé vers le camp de Dora. Il est libéré à Bergen-Belsen le 25 avril 1945. Ses ouvrages sont aujourd'hui traduits dans une trentaine de langues.

André RAGOT

Médecin, résistant, il est déporté à Natzweiler de 1943 à 1944. Son témoignage est l'un des premiers publiés sur la déportation au KL-Natzweiler.

Ministère de la Défense/SGA/DSPRS/DIACVG Alsace/CERD
2006 - droits réservés - reproduction interdite

Clichés Jacques ROBERT, SGA/DMPA et documents extraits du Centre européen et du musée du Struthof
reproduction interdite